

## UN FONDS CATALAN AUX ARCHIVES NATIONALES FRANÇAISES: LES FONDS BARBA

par PIERRE VILAR

Dans les fonds d'archives privées acquis ou recueillis par les Archives nationales françaises figure un petit fonds de documents catalans (1), d'origine familiale, qui intéresse un groupe typique de personnages liés au mouvement intellectuel du XVIII<sup>e</sup> siècle barcelonais, mais restés fidèles, pour la plupart, à leur résidence provinciale de Vilafranca.

Ce groupe familial —celui des Barba et des Roca— n'est certes pas inconnu. Mais il mériterait une petite monographie. Le fonds conservé à Paris ne suffirait pas à l'édifier. Il est fait de pièces assez disparates. Les archives locales, et les notariales en particulier, jointes à celles des Académies barcelonaises, apporteraient les compléments nécessaires, et le groupe pourrait reprendre vie.

Le fonds parisien est surtout fait de correspondances. Je n'en donnerai pas ici un «inventaire» qui ne serait qu'ennuyeux. Je voudrais systématiser sous quelques rubriques ce que ces écrits familiers, quotidiens, sincères, parfois ingénus, révèlent dans l'ordre social, économique, psychologique, sur un milieu étroit mais vivant, dans une société qui n'est pas celle des capitales. Jamais un document imprimé, jamais un rapport public, ne rend le son d'authenticité de lettres échangées entre père et fils, entre cousins, entre compagnons d'études.

En ce sens, le fonds Barba m'a fait revivre le temps de mes premiers contacts avec la Catalogne quotidienne, où je dus à l'amitié de Pau VILA tant d'impressions inoubliables justement par ce son d'authenticité. Que ceci soit donc l'hommage profond d'une histoire qui se voudrait «humaine» à la «géographie humaine» telle que Pau VILA l'a si parfaitement comprise et si obstinément pratiquée.

### 1. QUELQUES DONNÉES FAMILIALES

Le fonds Barba ne contient que peu de pièces antérieures à 1760; les années les plus riches sont 1779-1787; la correspondance est encore importante jusqu'en 1799.

(1) A.N.

Cependant une lettre de 1724 nous montre que la dynastie des Barba, où se transmet le nom de Ramon, avait dès lors ses titres en médecine. Elle est adressée à un Docteur Ramon Barba par son fils Fèlix, qui signe «dilectus usque ad aras filius tuus Felix Barba», et multiplie les références médicales et les formules latines, mais ne semble pas en excellente situation :

*«estich esperant socorro de farina y diners per quant estich empenyat en 3 rals de vuyt per la mudanza de casa y ser lo gasto excessiu que me tenen conciència los patrons en cosa aliena...».*

Le Docteur Fèlix sera toujours fort embarrassé devant les problèmes matériels; dans une lignée douée généralement d'un grand sens pratique, il est le seul à avoir toujours besoin des autres; son fils Ramon, docteur et apothicaire à son tour, l'accuse d'incapacité et d'égoïsme, et sépare toujours ses intérêts propres des intérêts paternels; mais son petit-fils Manuel, devenu avocat, sera plus pitoyable et acceptera de reprendre en main quelques vieux procès, pour revaloriser, dans la paroisse de Bellpuig, des «censals» qui assureront à Fèlix une honorable vieillesse. Le grand-père trouve ce petit-fils «parfait». Mais le père n'avait pas cessé de le mettre en garde. Sa méfiance, due sans doute à des difficultés de jeunesse, va de pair avec une vision du monde très terre à terre, où il n'est question que d'héritages, de dettes à récupérer, de contrats à signer, d'exploitations à pousser; mais il élève et dote ainsi une famille de plusieurs enfants, tous les garçons recevant une éducation jusqu'au niveau universitaire. Pour deux d'entre eux, Manuel et Joan, la correspondance permet de suivre comment se concevait un début de carrière, carrière juridique pour Manuel, carrière ecclésiastique pour Joan.

La correspondance est surtout celle de Manuel Barba i Roca, le plus connu de la famille, correspondant de l'Académie des Sciences et bienfaiteur de Vilafranca. C'est lui qui a conservé quelques lettres familiales, amicales, et celles surtout d'un de ses cousins, qui assure pour lui la liaison avec les institutions intellectuelles barcelonaises. Ce cousin Mariano (Marià), type de l'ecclésiastique «éclairé», est, sauf erreur, le fils d'une sœur du Dr. Ramon, épouse d'un Oliveras, et celle même qui a obtenu de Manuel, jeune avocat, qu'il prenne en mains les intérêts de son grand-père Fèlix. Quelques lettres viennent d'amis, de condisciples de l'université de Cervera. Les allusions nous montrent des liens —beaucoup plus lointains— avec les personnages actifs des académies barcelonaises, ou des corps constitués, Solà, Vila, Gassó, Navarro, Zamora, et, à l'arrière-plan, Capmany et Campomanes. Enfin, à la fois dans un cadre plus familial et plus strictement économique, Manuel correspond avec un «Roca», sûrement un cousin du côté maternel, et qu'une lettre au moins semble identifier à Joaquim (Joaquim) Roca i Batlle, personnage bien connu dans l'activité économique barcelonaise, et dont on sait en effet les origines vilafrancaises.

En fait, cet éventail promet un tout petit peu plus qu'il ne tient. Les lettres d'un véritable intérêt général sont rares. Et certains groupements comme la correspondance entre Barba et Roca en tant qu'entrepreneurs de filature cotonnière restent trop fragmentaires pour que l'opération économique ainsi révélée puisse être vraiment suivie. Ce qui nous intéressera, ce sera donc, plus que l'éclairage porté sur telle ou telle question particulière du XVIII<sup>e</sup> siècle,

le ton et le style des préoccupations d'une famille catalane moyenne, quand ses relations s'élargissent et s'élèvent jusqu'à la mettre en contact avec des milieux plus influents et avec des problèmes plus variés et plus élevés que ceux de Vilafranca.

## 2. LE TON ET LE STYLE

Les premières remarques devraient porter sur la langue. Catalan et castillan se partagent la correspondance; tout ce qui est familial et intime est en catalan; et c'est presque tout jusqu'au dernier quart du siècle; mais l'influence de Cervera est évidente; les contacts universitaires, officiels ou privés, sont assurés en castillan; et le «cousin Mariano», installé à Barcelone dans le milieu académique, n'emploie bientôt plus que cette langue; en revanche, entre Barba et Roca, autour de 1780, la correspondance économique, pratique, à propos de la filature de coton, est en catalan, mais dans une langue si hésitante et si médiocre qu'elle fait douter de la culture de ceux qui l'emploient; or, s'il s'agit vraiment de Joaquim Roca i Batlle, commerçant de grand renom, ne faut-il pas y voir le signe d'une langue encore familière, mais qui se perd comme moyen écrit d'expression? Avouons que certains échantillons du castillan tirés des correspondances qui se désirent savantes ne donnent pas —même s'ils sont plus corrects— l'impression d'une parfaite maîtrise. C'est un moment du bilinguisme qui n'est certainement pas favorable à l'expression écrite *non travaillée*.

En catalan, le ton simple du récit parvient à être évocateur de toute une activité créatrice quand le Dr. Ramon Barba, apothicaire vilafrançais, rend compte à la fois fièrement et humblement à son savant fils, juriste qui déjà se pique d'agronomie, de tout ce qui est fait suivant ses conseils

*«Avuy se plàntan los tarongers al hort ab totes las prevencions que tu fás. Lo Pó del Arbassar ha plantat 900 maiols per compte de la heretat al mas, y crech que dins dos anys se plantarà tot. Ha plantat també bona porció de la rabassa morta del mas de la noya. Enviaràs lo acte de la carta de gràcia de Madrona Grau perquè lo puga fer veurer als experts que faràn la estima del any 14 y del present a tenor que tu has escrit perquè no tingan dificultat si éran terras hermas o cultivas lo any 14...» (21-XII-1777).*

Au milieu des détails techniques et chiffrés, et d'ans l'ensemble peu clairs, accumulés par Roca dans ses quelques lettres sur la filature, surgit une phrase maladroite et dont on voudrait jauger la sincérité, mais si typique de l'esprit «éclairé» qui entend rattacher la pratique privée, l'humble calcul quotidien, au bien-être général!

*«Jo no tinch embisió a guañar diners en eix ram sols donar que menjar á tan olgasá y fer florir eix poble» (29-I-85).*

Mariano lui-même, qui généralement se sert du castillan pour l'exposé des choses académiques, choisit parfois le catalan pour conter un trait pittoresque de l'actualité barcelonaise. Le succès de Mahon, dans la guerre contre l'Angleterre, change la mode des coiffures :

«Cada dia nos arriuan oficials y soldats de Mahó y en lo modo de vestir de insinuars totes á la Crillonesa. Actualment tenim à Carbonell que logra la major distincion de tots los gefes. Son semblant y aire és de un tudesco. Vários oficials y de distinció compareyxen ab los cabells tallats com nostres mariners. Fou resolució de uns quarante segons se diu perquè las cuas y lo haverse de pentinar los impedia de dormir vestits y de estar promptes a totas horas» (5-IV-1782).

En contraste avec cette simplicité, citons l'extravagante lettre de Thomàs Solà, avocat barcelonais et ex-condisciple de Manuel Barba, pour inviter celui-ci à quitter Vilafranca, bourgade indigne de son génie :

«Grande i sencillo, afectuoso i moderado, dulce i sublime, tales son los rasgos que os caracterizan y que os distinguen en un tiempo en que los hombres se entran al fasto hasta en las palabras, i que no se quieren sino en tumulto, tal es el genio de la primitiva elocuencia que enamora todavía a los sabios de primer orden, Homero, Salomon, Moises...»

«Que vida la de un pueblo pequeño? Un perpetuo círculo sobre unas mismas cosas, Quereis saber lo que direis, lo que vereis, con quienes tratareis mañana? Con los mismos que oi. Tratando con los de vuestra patria os parecerá que tratais con hombres de otra región, de otro siglo. Ellos no entenderán vuestro lenguaje, ni sabrán apreciar vuestros conceptos. Si hablan excitarán vuestra curiosidad i lejos de instruiros perdereis en escucharlos...» (4-X-1779).

Heureusement, les Barba étaient hommes de bon sens! Et Mariano lui-même, malgré sa passion académique, ne se prenait au sérieux qu'à demi. Il gardait le sens de l'humour jusque dans son enthousiasme pour la pomme de terre :

«Hoy acabo de leer mi disertacion patatuna...» (24-VII-1787).

Ainsi se dessinent, à travers des styles et dans deux langues, quelques attitudes et quelques tempéraments.

Je trouve un autre intérêt à ces lettres familiales. Alors que la littérature publique, les rapports officiels, et même la correspondance commerciale, sont souvent faits pour dissimuler la vérité, ou pour ne la dire qu'à demi, il faut bien que le père dise au fils, ou le cousin au cousin, ce qui est vrai ou ce qui est faux dans tel chiffre, dans telle affirmation, dans tel détour d'une intrigue. Et il nous arrive ainsi de toucher du doigt, au hasard d'une phrase ou d'une expression, la vérité fiscale, la vérité familiale, la vérité économique, la vérité universitaire, la vérité académique, la vérité religieuse.

Quelques exemples nous suffiront :

Dans une lettre du 2 juillet 1778, Ramon Barba explique à son fils Manuel quelques-uns des mystères des trois «censals» de Bellpuig, auxquels aspire l'«avi» Félix. Premier mystère : les trois censals représentent 2 500 livres, mais ils n'ont jamais été «encadastrés» que pour 260! Fiez-vous donc au Cadastre! Il ne faut montrer les papiers à *personne* de peur que le fisc ne s'avise

de calculer et d'exiger le retard. Mais les débiteurs pourraient en profiter pour ne pas payer, et l'on craint surtout la hâte brouillonne du grand-père.

Le fisc n'est pas le seul à exiger quelque dissimulation. Un héritage — la plus riche exploitation agricole d'Igualada — pourrait venir aux Barba par une parente; mais personne ne doit savoir qu'ils sont sur la piste; la maman Barba a soigneusement gardé sa langue quand la Mère Rita lui en a parlé, car cette religieuse n'est pas favorable aux Barba, mais aux Ràfols; le rôle de Manuel est clair; ce n'est pas pour rien qu'on l'a engagé dans la carrière du droit; il doit vérifier les liens de parenté, les démarches des autres héritiers possibles. Et surtout, que l'aïeul, le vieux Fèlix, ne sache rien!

Auprès des petites manœuvres familiales, les petites manœuvres économiques: on veut vendre la propriété de Mediona (pour laquelle Mariano recommande à Manuel de «sujetar al parcero»):

*«pues vemos que el dinero que emplearemos en acabar la casa nos dará mucho más, y lo restante lo podemos emplear en una posesión que nos ha salido aquí cerca, y las ocasiones estas son escasas» (9-VII-1781).*

Il faut donc vendre Mediona; un acheteur en offre 6 500 livres, mais, bien que les lods et ventes (laudemio) soient élevés, Mariano n'est pas d'avis de vendre à moins de 7 000. Or il avoue à son cousin que la propriété, même dans les meilleures années, n'a pas rapporté plus de 200 livres. On ne devait pas raconter cela à l'acheteur!

Les lettres échangées nous font également entrer dans la réalité quotidienne universitaire, celle de Cervera. Pibernat, ami de Manuel, conte (20-I-1777) comment s'organisaient le travail en groupes des étudiants, ou leurs voyages de distraction. On aperçoit comment Manuel, bachelier en mai 1775, s'intitule aussitôt «conferenciant en lleys», sollicite du Recteur, en s'appuyant sur les derniers décrets de réforme, le droit de suivre, comme «pasante», les cours «de la agregación de abogado», puis d'en passer les examens. En deux ans, il a réglé sa carrière. Sans doute devenait-il ultérieurement docteur, car on lui en donnera régulièrement le titre.

La carrière ecclésiastique était moins commode. Pau Pometa, un cousin, en félicitant Manuel, en mai 1775, de son succès comme bachelier, lui raconte comment il est lui-même candidat à une «rectoría». Or il y a *soixante-huit* candidats! Passent d'abord les recteurs, puis les vicaires, puis les étudiants. Le pauvre Pometa avoue ses angoisses:

*«Jo ja voldria haverne eixit pera desembullarme el cap.»*

La hantise des concours était donc déjà présente...

Et il n'était pas plus commode de se faire admettre au noviciat de Santes Creus. Ici pas de concours. Mais il fallait s'assurer dans la communauté le plus d'appuis personnels possibles. La correspondance de Ramon et de Manuel, pour obtenir l'entrée de Joan, révèle les amabilités répandues, les petites intrigues nouées. Et, le résultat obtenu, il fallait fournir non seulement un trousseau de 60 livres, avec couverts d'argent et d'ivoire, perruques soignées, et beaux vêtements sacerdotaux, mais du tabac pour les Pères, et l'inévitable

«cuita de xocolata». Joan n'était d'ailleurs pas le dernier à insister pour que le chapeau soit «bon», et les tissus «de seda de madre, perla, y plata». Trois ans plus tard (9-I-1781), Mariano, qui se reconnaît fort bien dans le labyrinthe des combinaisons ecclésiastiques (il finira chanoine de Solsona), donne les conseils suivants quand il faut trouver un bénéfice au jeune cousin :

*«es preciso que se manifieste que el beneficio es congruo o que se haga tal por el Patrono con el correspondiente aumento de renta, o un aumento temporal no será admisible; tal vez si tú y el Patrono concurrays a aumentarlo, podrias conseguir el ser alternativo el Patronato, y lograr con esto tu casa un equivalente de lo que le ha de costar el aumento. Estos pensamientos los insinuo solo por un entretanto; espero llevar mas adelante el asunto...».*

En somme la carrière ecclésiastique comportait une bonne part de calcul économique. Mais cela ne semblait pas déplaire aux Barba.

Rien ne nous est caché non plus des complications académiques :

*«La Academia hasta ahora no me ha dado sino motivos de humiliación, tal vez han sido reciprocos. Solâ me dice que se ha indignado con la elección de Examinadores por la Academia de Tos y Pujol. Si la Academia servilmente atada a las leyes de Antigüedad no me huviese hecho la injusticia de post-ponerme a Tos y Pujol, jo le habria hecho la justicia de no ambicionar este puesto y intrigar por el, si antes solicitarlo por Salvat, Llovet, Domènech o Estarrello, que me complezco en nombrarlos. Crehas que esta elección muchas veces me ha quitado la pluma de las manos queriendo trabajar por la Academia. En los cuerpos donde los puestos o honores se dan por antigüedad no hay emulación y no siempre los mas antiguos son los mejores. Quando la Academia debia producir sus virtudes, ha hecho ostención de sus vicios...» (23-X-1779).*

Mariano entrera pourtant à l'Académie et dans sa Commission d'Agriculture; dans l'une et dans l'autre, dès les premiers jours de 1786, il fera entrer Manuel. Pour un recrutement «à l'ancienneté», les jeunes n'avaient pas trop à se plaindre.

Mais aussitôt surgissent les petites rivalités; Navarro, l'auteur des grands rapports sur l'agriculture, d'abord admiré, est ensuite accusé par Mariano de débâtérer «terriblement» contre toutes les idées des deux cousins, et de mettre comme condition à l'avenir heureux de la Catalogne la disparition de son bétail «jusqu'à la dernière tête». On en vient à souhaiter l'élimination de Navarro à la tête de la Commission, et on compte un peu, pour cela, sur Francisco de Zamora, dont Manuel s'est fait, à Vilafranca, le dévoué correspondant, sur les conseils de Mariano («es preciso cultivar la amistad y benevolencia de este señor». 12-VIII-88).

Allons-nous conclure à la médiocrité, à la petitesse de nos bonnes gens? Il faudrait être sûr que toute correspondance vraiment sincère ne porterait pas des signes semblables. Et rien n'est plus caractéristique de l'ambivalence perpétuelle des comportements humains que ce mélange savoureux de préoccupations pratiques, de vanités personnelles, de détails familiers, et d'autre

part de nouvelles mondiales, de dévouements aux causes publiques, de foi dans le progrès des sciences, de participation à l'esprit du temps.

### 3. LE FOND : ESPRIT ET PRATIQUE DU SIÈCLE

Une lettre de Mariano (5-III-85) est un modèle de ce mélange des genres :

*«Estimo infinitamente tu carta, todos lo pasamos bien, menos que ha mi me incomoda algo la fluxión. De modo que me hace guardar cama, ahunque no considero que sea cosa de consecuencia. No dudo que la plantificación de los telares te dará que sufrir pero nada es igual al infinito placer de haber dado ocupación a muchos mendigos que no la tenían por falta de quien se la procurase. La Gazeta de Leyden trahe fuertes desavenencias entre los colonos anglo-americanos y nuestros gobernadores españoles, por la navegación del Mississipi y se mira este asunto como de consideración. La boda será sin falta luego de pasado el Corpus...»*

#### A) *Théorie et pratique en politique générale*

Comme nous le voyons, on n'hésite pas à se préoccuper du Mississipi, en même temps qu'on se mêle à l'industrialization du Penedès. Le sens de la solidarité des intérêts catalans à travers le monde est sans cesse présent; une guerre est toujours envisagée du point de vue des communications économiques coloniales, des allusions sont faites à la variation des prix à Montevideo ou Buenos Aires suivant l'état de ces communications; mais on ne se désintéresse pas de la situation en Orient (4-VIII-87), au moment même où le «commerce d'Orient» est remis en question à la Junta de Comercio comme solution à la crise des affaires; les deux cousins, Mariano et Manuel, échangent là-dessus leurs opinions personnels, à propos de la controverse Vila-Gassó.

Mais c'est avec une véritable passion que nos correspondants suivent la guerre de course, les évolutions de Badia, de «Sinibaldo», devant Barcelone et à Palamós.

Quant à la campagne de Minorque, Mariano ne s'est pas contenté d'en signaler les répercussions pittoresques sur l'abandon des perruques, ou les échos littéraires sous la forme d'une «essai épique» du Docteur Vidal chantant l'exploit de Crillon (5-IV-82); il semble que Manuel Barba i Roca avait eu de plus grandes ambitions, n'hésitant pas à envoyer des conseils aux militaires eux-mêmes; la même lettre nous dit en effet :

*«La toma de la fortaleza esta ya dexada y las tropas de ambas partes se han retirado. No tengo bastante tranquilidad de espíritu para hablarte de ello. Te basta para ahora el decir que se ha seguido enteramente tu plan, y que todas tus reflexiones se han hecho sentir y tocar al gobernador del fuerte, pero nada se ha conseguido.»*

Il me semblait bien distinguer, dans l'esprit de ces modestes Catalans du temps des Lumières, une teinte légère d'«arbitrisme». Je n'aurais pas pensé qu'elle se manifestât jusque dans le domaine des plans militaires.

## B) *Théorie et pratique dans le domaine économique*

Très adaptés au type de croissance de l'économie catalane de leur temps, les Barba, les Roca, les Oliveras ne sont pas ou agriculteurs, ou commerçants, ou industriels, ils sont les trois à la fois. Ou ils voudraient l'être.

Nous avons vu comment, à peine acquis ses titres d'avocats, Manuel se faisait déjà le conseiller de son père en matière agronomique; il ne cessera, jusqu'aux dernières années où nous le suivons, de pratiquer les améliorations et les expériences dans ce domaine.

### a) *L'agriculture*

On pourrait suivre d'après d'autres sources les écrits agronomiques des deux cousins académiciens, ne retenons ici que ce que leurs lettres nous permettent d'apercevoir; c'est un perpétuel dialogue entre les réalisations pratiques et la prédication théorique.

*«Me he alegrado mucho de los adelantamientos que me refieres en punto de agricultura. No dudo de que no dexarás vencerte de un torpe ocio y que tu país te deberá mucho con el tiempo»* (Mariano à Manuel, 21-III-80).

*«Siempre he stado con el concepto de que la gran mejora de nuestra heredad consistía en el riego de más tierras, y con este objeto se empezó hayer hizo ocho días a abrir un pozo de pruebas...»* (22-XI-83).

Les «mines» des exploitations du Vallès sont suivies de près, ne souffrant de difficultés que par les prétentions des «minaires» spécialisés.

*«Nuestros trigos, sin duda por los efectos de la mudanza del grano son mejores que los demás. Los experimentos del agua han sido confirmados y se va a abrir la mina. Recoge la colección de semillas de ese país que Navarro ha presentado, la del territorio en número de 40, ou 50 especies diferentes. La secunda prueba de las patatas ha salido mejor que la primera»* (24-IV-87).

Depuis février de la même année, dans le cadre de l'Académie, Mariano mène la bataille «patatuna» :

*«Descenderé al particular de las Patatas, dando una relación del origen y estado de su cultivo en Cataluña y de sus varios usos. Te aseguro que son preciosas las noticias que tengo recogidas sobre este particular y que voy recogiendo por medio de los correspondales. Absolutamente no falta sino enseñar a los labradores como hacer pan con ellas. Lo haré y lo presentaré a la Academia junto con una breve instrucción en catalàn y el ofrecimiento de imprimirla á mis costas y de enviar cierto número de ejemplares a cada correspondal y con una porción de pan si es menester. Digas sobre eso tu dictamen y con entera libertad; tengo ya grana de alfalfa, pero no las patatas que no han podido venir por el tiempo»* (3-II-87).

Ce jeu d'échanges entre «correspondants» —information sur les faits, information sur les innovations souhaitables— pouvait être fécond. Le fut-il?



Navarro, président de la Commission d'agriculture de l'Académie des sciences écoute la lecture d'une dissertation de 28 «pliegos». Divergences de vues ou rivalité de propagandistes? Navarro réagit avec froideur et on ne le lui pardonnera pas.

Mais nous sommes sûrs, par les conseils données, les plantations faites, les méthodes modifiées, que les propriétés des Barba peuvent être rangées dans la frange «progressive» de l'agriculture catalane des années 80. Vins et eaux-de-vie sont vendus au loin; on se souvie beaucoup de leurs débouchés de leurs prix. On profite également de l'élévation des prix du bois. Pour cela on s'entend avec l'armée, avec la marine. On échange des lettres avec l'officier (agriculteur) Sanz de Barutell. Et ici encore, d'ailleurs, quand il s'agit des intérêts quotidiens, on passe sur les scrupules: un correspondant de Tarragone, chargé des coupes de bois au compte de la marine (Cartagena) écrit le 5-XII-79:

*Tinch lo alguazil de ma part, que farem lo que voldrem, inter nos lo-  
quando.»*

*«y posats aquí lo alguazil y jo farem tot lo que nos darà la gana (esto va de  
secret)...»*

On est pourtant pour le reboisement, comme on est —contre Navarro, dont la pensée est sur ce point déformée— pour le bétail à la ferme.

Dans la «Direction de l'Agriculture» de l'Académie, à partir du 6 septembre 1786, Mariano et Manuel figurent auprès de personnages dont l'activité ne fait pas de doute, mais ils ne furent certainement pas de ceux qui prirent leur rôle le moins au sérieux (les autres étaient Melchior (Mercior) de Guàrdia (alors directeur), le comte de Llar, Francisco (Francesc) de Dusay mayor, le baron de la Vall Roja (absent), Ramon de Marimon (absent), Mariano Cabanes (de Solsona), Antonio Zuloaga, Iñigo (Ignasi) Sociats, Miquel Solà, J. M. de Spinosa, et Francisco de Zamora).

## b) *L'industrie*

Sur trois points, la correspondance des Barba touche au domaine de l'industrie.

Tout d'abord un éloge enthousiaste y est fait des innovations techniques de Salvà et Santpons pour le broyage du chanvre:

*«Salvà y Sanpons acàban de ser omplerts de glòria per la general aprobació  
y feliz succès de una nova màquina de bregar canà» (cànem).*

La machine a trois cylindres horizontaux «comme dans les calandres des fabriques d'indiennes». Le progrès de la productivité physique et économique est rapidement chiffré. Alors que les meilleures «bregadores» catalanes travaillent 1 quintal par jour à 4 pesetas, la machine de Salvà et Santpons peut travailler

*«dotze, trenta sis y més quintars (?) de cànem en un dia a peseta lo quintar»  
(4-XI-83).*

Il est vrai qu'une expérience à Santes Creus sur la même machine paraît avoir été malheureuse. Mais Mariano n'en est pas découragé :

*«todo lo acaecido en Santas Creus con la maquina del cañamo que sabe que ha salido muy mal, al paso que aquí se construyen cada día para el país y fuera de él, y todas salen muy bien... Salvá merece ser servido...».*

Et l'on présente des échantillons valables.

Une autre innovation tient à cœur aux Barba, ou tout au moins à Mariano Oliveras, sans doute parce qu'elle se lie à l'utilisation multiforme de la pomme de terre qu'il aime tant : il s'agit d'obtenir de l'amidon à 1 sou les 4 livres au lieu de 3 sous (toujours la préoccupation de faire baisser les prix de la production industrielle); des mémoires sont présentés à l'Académie en 1787, et, en 1788, chez eux, les Oliveras poursuivent les expériences.

Toutefois, les inventions mécaniques sont bien celles qui de préférence attirent leur attention. Le 15 mai 1784, apprenant qu'un familial du groupe de Vilafranca, Güell, est «enamorado de la màquina de tambor para bordar», Mariano déclare l'être davantage du «torno para hilar». Le 5-IV-88, nous apprendrons que Barba demande à installer ces «tornos» sur machines hydrauliques.

Dans l'intervalle, on s'est beaucoup occupé de filature à Vilafranca. Le 10 avril 1784, Manuel ayant demandé des informations sur cette industrie, Mariano lui répond :

*«No tengo todavía los estados correspondientes para los hilados; no dejo de solicitarlos con viveza, con lo qual los tendré sin duda muy en breve y será para mi del mayor gusto y satisfacción el ver introducida la Industria en esta Villa para lo qual no dexaré de cooperar...»*

Dès le mois de décembre 1783, le fonds contient des comptes (peu utilisables) de fourniture de coton brut à J. Rius de Sant Pere de Riudebitlles, et celui-ci renvoie du coton filé. Filé dans quelles conditions? selon quelles techniques? Il est difficile de le savoir. L'ensemble du dossier «filature», dans le fonds Barba reste d'ailleurs à étudier, en confrontation avec ce qu'on peut savoir par ailleurs de cette industrie. Les lettres les plus intéressantes sont celles de 1785, surtout celle du 21 Janvier, signée Joachim Roca y Batlle, les trois autres, signées simplement Roca, en étant des compléments.

L'affaire peut se résumer à peu près ainsi : Barba et Roca ont constitué (sans doute) une «compagnie», pour fournir du coton brut et en vendre du filé, au moins assez pour accumuler de quoi monter un petit tissage; mais le filage, assuré par un certain Florit, ne peut rapporter assez étant donné la baisse des prix du filé; Roca propose donc, puisque, en revanche, un certain bénéfice est possible pourvu que six ou sept métiers utilisent le coton, de faire lui-même l'avance —moyennant intérêt— de 150 livres qui seront portées à son actif personnel dans la compagnie. Il fait toutefois valoir que son coton filé, meilleur que celui d'un concurrent dont le prix de revient est à 2 sous/livre, lui coûte, à lui, 2 s. 6 ou 2 s. 9. Si l'on peut vendre les cotonnades sortant des métiers à 20 sous la cana, l'opération finale sera positive. En avril on apprend que la vente sera difficile à 19 ou même 18 sous. Il semble dans ces conditions

que l'affaire se perd dans les sables. Mais il est certain que la filature se répand dans les campagnes, ainsi que le «torno de hilar» (mais lequel?). Roca, qui avait pourtant déclaré (nous l'avons vu) qu'il ne poursuivait point tant un but lucratif qu'une œuvre de bienfaisance envers la population oisive (29 janvier), écrit le 16 avril

*«dupto puga subsistir nostre projecte si no que vullam sacrificarnos».*

Notons enfin que dans toutes ces opérations a voulu intervenir la «Compañía de Hilados», à la fois comme responsable des qualités, comme investie du monopole s'il s'agit de coton colonial, et comme acheteuse préférentielle du coton filé, mais au prix qu'elle impose.

Sans affirmer l'échec ni en tirer trop de conséquences, disons que l'expérience, saisie par en bas, doit figurer au dossier du démarrage cotonnier catalan des années 80, dossier qui n'est pas aussi fourni qu'on le souhaiterait en précisions d'ordre technique et économique.

De toute façon, il est intéressant de noter comment ce milieu de docteurs en médecine et en droit, de prêtres et d'intellectuels modestes a tenté de participer aux créations agricoles et industrielles, à la fois par goût du progrès et dans un espoir de gain, sans parler de l'attraction des succès académiques.

### c) *Intérêts commerciaux et goût des choses publiques*

Comme producteurs, en particulier pour les vins et les eaux-de-vie, les Barba ne peuvent se désintéresser des perspectives commerciales, et de leurs crises. Nous les voyons s'intéresser aux prix coloniaux, aux arrivées des navires des Philippines, à la crise des affaires de 1787; ils notent dans leur correspondance la faillite sensationnelle des Pongem

*«El comerciante Pongem ha hecho manifiesto del estado de sus negocios. La deuda asciende a doscientas cincuenta mil libras, y más; sus bienes serán de cien mil libras. Ha dejado aturdido el comercio este golpe pero más la población en general pues su dinero era todo tomado a cambios de pobre gente, la más parte a lo menos» (I-IV-88).*

Le drainage de l'épargne par les affaires avait commencé.

La crise «de l'ancien type», par insuffisance de récolte et montée du prix du pain frappe moins, d'abord, l'imagination de Mariano. Il écrit le 3 mars 1789, à propos des «rebomboris del pa».

*«la pública quietud que por algunas horas nos habían querido perturbar quatro picaros que perseguidos por las buenas disposiciones del gobierno y por los mismos ciudadanos han tenido que ocultarse...».*

Mais cet optimisme se dément lui-même le 10 mars, par l'aveu que les pillages ont été très graves, et le 10 avril par la nouvelle que le Comte del Asalto, responsable de l'ordre public, cède le gouvernement de la Province au Comte de Lacy, ce qui sonne comme une sanction.

Cette sensibilité aux crises commerciales et cette sous-estimation des crises

alimentaires classe bien nos personnages dans le camp de ceux qui ont franchi un seuil psychologique, qui ont opté —plus ou moins consciemment— pour une nouvelle société.

Cela, leurs liens avec les personnages les plus caractéristiques de l'Espagne des Lumières nous le faisaient prévoir. Quand l'Académie, dans un premier temps, leur avait fait grise mine, ils n'avaient pas hésité, par Capmany, à faire appel à Campomanes, qui avait approuvé leur «dissertation» et souhaité la voir publiée.

Mais c'est surtout avec Zamora que l'entente a donné ses fruits : Zamora —nous le savons par son propre «Journal»— a confié à Manuel Barba le soin de répondre, pour Vilafranca, à son admirable «questionnaire». Il comptait sur sa collaboration pour un «Dictionnaire géographique» qui eût tout dit sur les mœurs, l'éducation, la santé publique, l'embellissement des villes et des villages (9-II-88) et c'était presque un conseil politique qu'il lui demandait quand il sollicitait de lui de runir *d'urgence* toutes les *lois de police* contenues dans les «Constitutions de Catalogne». Cet «alcalde del crimen» castillan voulait ne pas se mettre en contradiction, on le voit, avec les traditions du pays. Il est probable que c'est lui qui proposera plus tard Manuel Barba à des postes comme celui de «Director de Caminos» et de «Diputado del Común».

Dans les dernières années du siècle, Barba s'est beaucoup occupé, en effet, de l'état des routes, particulièrement de la route Reus-Salou.

Dès 1787 il s'était préoccupé de l'urbanisation de Vilafranca (lettre du 19-V-87). Et, plus tôt encore, frais émoulu de l'Université, de créer dans cette ville une maison consacrée aux loisirs, particulièrement aux loisirs des jeunes. Il est curieux de voir ainsi certains traits de cette société en mutation rejoindre nos soucis d'aujourd'hui : croissance mal réglée des agglomérations, poussée rapide d'une jeunesse trop instruite pour travailler de ses mains, trop nombreuse pour être accueillie tout entière dans le «tertiaire» bien rémunéré (lettre du 8-XI-83, qui décrit les difficultés pour placer de jeunes commerçants, de jeunes comptables).

Cette *défense des jeunes contre les vieux* ne repose pas exclusivement chez Mariano Oliveras, sur l'impatience académique dont nous avons déjà retenu les signes. A propos d'une opposition qu'un vieux juriste, nommé seulement par initiales («G»), fait au projet de Manuel sur une maison consacrée aux loisirs des jeunes à Vilafranca, Mariano écrit (23-X-79) :

*«Su edad y natural me lo habian hecho figurar así. En cierta edad todo amohina, todo fastidia. Cansado el espíritu y sus facultades se resiste a todo por un natural impulso que nace de su inaptitud para obrar. Por otra parte la preocupación de los Ancianos contra los jóvenes sabes quan grande es. Quanto dicen estos se lo miran con toda la verdor y floxedad de la edad y antes de haverlo examinado ya lo desprecian y condenan. La envidia tampoco no perdona por otra parte a los mayores, el pensar que los juvenes van a hacer lo que no han hecho ellos les hace contradecir y excusar mucho...»*

Dans ces réflexions psychologiques, nous trouvons un trait qui déjà fait partie de l'esprit du siècle : l'importance ajoutée au *faire*, à l'*action*. Le mode de production nouveau dédaigne l'attachement à l'*être* (société d'«états», d'or-

dres, de conditions dès la naissance donnés) et lui préfère la création, l'«entreprise».

Mais il ne s'agit pas seulement de préférer les «jeunes» aux «vieux»; dans tous les domaines, le *neuf* est préféré à l'*ancien*. Si le personnage gênant pour les projets de Manuel est ce qu'il est, c'est aussi la faute de sa spécialité juridique, de ses études :

*«No dudo que tendrá también mucha parte el no haber cebado jamás en estas cosas, viviendo siempre aislado entre sus glosadores del derecho romano. Estos tal vez por aquel amor ridículo y bien ocioso que se contrahe acia los siglos pasados haciendo muchas veces olvidar los presentes le habrán tal vez excitado algún afición hacia algunos establecimientos de los Romanos pero nunca le habrán producido la idea de plantificarlos o acomodarlos a nuestros tiempos. Estos genios me parecen nacidos para contemplar, admirar y no para obrar.»*

Or cette position, chez Mariano, n'est pas isolée; ce n'est pas une position de circonstance inspirée par l'impatience juvénile devant des obstacles irritants. En 1788 (lettre du 5-IV), d'une façon beaucoup plus désintéressée, Mariano commente ainsi la lecture d'un livre sur l'Italie :

*«Quando describe el actual estado de Nápoles y Roma, me transporta, pero quando me mata más y más entre antiguallas me aburre; vivo con los presentes, me interesan sus costumbres y leyes, y no vivo con los pasados.»*

C'est une déclaration de guerre à l'éducation classique, qui enfermait encore tant d'esprits du XVIII<sup>e</sup> siècle dans les prisons de la pure érudition. Et c'est un parti-pris vigoureux en faveur d'une information d'ordre social, économique, politique, d'une information, surtout, *d'actualité*. C'est pourquoi on lit aussi bien la «Gazeta de Leyden» que le «Mercurio» ou le «Correo europeo», en détaillant les mérites respectifs de chacune de ces publications (23-X-79).

Il ne faudrait pas croire, à vrai dire, qu'on renonce pour cela à se piquer de connaissances historiques et à citer du latin. Mais c'est pour rappeler combien la science est vénérable, et combien la pratique l'emportera toujours sur la théorie, et le concret sur l'abstrait :

*«Apruebo el plan de tu discurso, te enviaré los libros que me pides, y algunos otros que los considero oportunos y para el mismo estado de la agricultura antigua te he enviado los dos que recibiste y especialmente el uno es sin duda precioso por la colección que junta. Verán en ellos que la observación de las faces de la Luna no es sino muy antigua y que viene de los Griegos sin duda de los Egiptos. Si quieres el Plinio también puedo enviartelo y si gustas que se examine algun artículo de la Enciclopedia no faltará quien lo extracte. Voy a consultarte ahora sobre el mío. He proyectado poner un discurso general sobre los modos de aumentar y perfeccionar la agricultura y que no ha de consistir en disertos tratados y obras de esta clase sino en practicas y exemplos. A este fin me servirá de epigrafe: Longum iter per precepta, breve et efficax per exempla» (3-II-87).*

En indiquant, au passage, qu'il peut fournir au besoin des extraits de l'Encyclopédie, Mariano n'hésite pas à se situer dans le camp des esprits particulièrement «avancés». Déjà, lorsqu'il écrivait à Manuel, une dizaine d'années plus tôt, à propos du projet d'une maison de loisirs à Vilafranca, il évoquait les devoirs de l'individu envers la société, en vue d'un avenir que symbolisait l'appel au siècle suivant, et dans un style emphatique digne de l'ami Solà :

*«A todo trance no te faltará resolución para saber desprenderte de quien sabe tampoco conocer las obligaciones que tenemos para con la sociedad, y el gusto que hay en cumplirlas. Tú sobre todo no pares en la carrera, no te arredren impedimentos algunos; la única diferencia será en que habrás vencido más, y en que será más gloriosa tu obra y que tendrá más que hablar de ella el siglo decimo nono» (3-II-87).*

Dès les débuts de leur correspondance, alors qu'ils sont encore très jeunes tous deux, Mariano a nettement dit à Manuel qu'ils devaient avoir une philosophie commune (6-VI-1775), et il lui a proposé un *livre français* «que fuese al intento», mais que malheureusement son maître de français, un garde wallon, a emporté dans sa campagne d'Afrique.

Nous touchons ici au problème central : dans quelle mesure ces jeunes esprits, qui se voulaient «éclairés», se sentaient-ils consciemment solidaires de la «philosophie» internationale et particulièrement française? Des détails de la lettre de Solà montrent bien la satisfaction qu'ils devaient éprouver à se sentir membres d'une minorité, d'une «élite» initiée à certaines lectures, qu'on n'ose pas toujours écrire en clair :

*«Que os aprovechará leer d'Aguesseau, V, Buffon, si despues estais precisado a hablar con gente que no los han oido nombrar solamente?»*

Le V désigne évidemment Voltaire. Il n'est pas la seule lecture recommandée. Je note, par exemple, l'abbé de Saint Pierre.

Mais que penser de la proposition :

*«Entretanto viviremos en el seno de la amistad y de las ciencias con nuestro O; i si os parece viviremos bajo un mismo techo.»*

Que penser de la phrase de Mariano, toujours à propos de l'organisation des loisirs à Vilafranca :

*«Este lugar se ha de mirar con el tiempo como un genero de religión por ser cuna de la Sociedad que con el tiempo (?)»*

Ici, un signe conventionnel. Le même que nous retrouvons, un peu plus haut, dans la même lettre, où Mariano, proposant de procurer des journaux, et en particulier le «Correo de Europa», au foyer projeté à Vilafranca, ajoute :

*«Si el corazón y espíritu de N. V. fuesen más sensibles a las voces de sociedades (ici le signe conventionnel), no tendría yo que trabajar en eso. El mismo lo habría ya insinuado.»*

Comment ne pas penser à une organisation? probablement à une organisation maçonnique? Mais tout cela demanderait vérification et approfondissement.

L'image rêvée de ces nouvelles communautés est idyllique et naïve :

*«Me ha gustado muy mucho el pensamiento de la Casa de Asamblea o Lugar o Sala de conversación. No podía tener por autor sino un espíritu hecho para hacer sentir a sus iguales quan distantes estàn de la Sociedad y comunión de que son capaces. Esos jovenes por medio de estas Asambleas empezarán a unirse con el trato y con el espíritu. Por medio de los libros que les pongas, de los pensamientos que les comuniques, se harán a pensar de un mismo modo, modo verdaderamente útil no sólo para ellos sino para muchos otros. Por otra parte se hará esa unión sin repararla ellos mismos, por un medio más lisonjero a nuestras comunes pasiones. Irán ellos allí como que van a un lugar donde encontrarán un compañero, un xaquete, un aljerez, juegos todos honestos y propios de la virtud de la Eutropelia. A este fin me parece que este lugar convendría mantenerse con una regularidad o seriedad que sin faltarle lo atractivo de divertido, fuese correspondiente para un clérigo y toda especie de gente.»*

S'il y a une idéologie de l'action, il y en a une aussi de l'oisiveté, disons du «loisir», s'ils sont employés «honnêtement», par la culture de l'esprit :

*«Sería de parecer que sobre la sala se pusiese algún epigrafe como aquel del Honesto civium otio; sabras tú formar lo con toda la propiedad, laconismo y energia que hace el mérito de ellos.»*

La même notion du loisir désintéressé apparaît dans la conception professionnelle de l'avocat Solà :

*«Nuestra situación nos promete a uno y otro hacernos de la abogacia un empleo que nos ocupe pero que nos fatigue, i no nos excitará a dejar de ejercerla como ciudadanos i como hombres de bien... pues vos amais el estudio i las ocupaciones del espíritu...» (Solá, 4-X-79).*

Nous sommes en présence de toute une vision du monde, de tout un vocabulaire qui se croient, qui se veulent, supérieurs, neufs, dédaigneux du passé et tournés vers l'avenir, avec tout ce que cela comporte, à deux siècles de distance, de résonances mélancoliques.

Une dernière question : et la religion? Elle semble si parfaitement liée, imbriquée dans l'existence quotidienne de cette classe moyenne, que sa pratique, son acceptation, en même temps que l'utilisation matérielle de ses institutions, ne cessent d'aller de soi. Philosophiquement, malgré les références très nettes aux réticences ou aux attaques du siècle, rien de proprement «voltaire» ne transparait, sauf peut-être, à propos du livre sur l'Italie, un ironique «Dis-moi ce que tu penses de la façon dont il rapporte l'histoire de Saint Janvier».

Pendant, le sens religieux profond, la tradition catholique, sont curieu-

sement absents de cette correspondance où plusieurs participants sont des membres du clergé. Quand Dieu apparaît, l'évocation, même si la forme en est conventionnelle, peut être sincère et profonde, mais nullement incompatible avec le simple déisme des philosophes d'outre-Pyrénées, avec le quiétisme spirituel dont nous avons déjà vu quelques témoignages :

*«Querido Manuel, recivi tu esuela con el placer y gusto que siempre. Mis cartas te deleytan asi porque te ocupan, a mi porque me desocupan, porque me quitan lo enfadoso y amongo de diez mil cosas, más bien que te repito que el nuevo estado no me da motivos sino de alabar a Dios por la paz y tranquilidad que ha proporcionado a mi corazón, y por los buenos pensamientos que proporciona continuamente a mi entendimiento» (3-II-87).*

Et, le 28 mars 1797, la seule allusion à un incident possible avec l'autorité ecclésiastique (mais concernant qui?).

*«Nada ha respirado hasta ahora del caso de Inquisición... Dios lo dirigirá todo como mejor convenga...»*

Tout cela dit, comment ne pas s'intéresser à la réaction d'un homme comme Mariano écoutant l'orateur le plus fameux de la résistance aux idées nouvelles, l'anti-philosophe par excellence, Fray Diego de Cadix? Or l'occasion nous est donnée d'en juger. Dans cette lettre du 3 février 1787, déjà plusieurs fois citée, la description détaillée nous est donnée d'une de ces prédications; l'éloge est sans réticence; mais il porte, il est vrai, sur la forme quasi-exclusivement :

*«Hemos tenido en esa al P. F. Diego de Cadiz, su elocuencia en el púlpito es tan grande como su virtud. Reune todas las qualidades de un perfecto orador. Una voz sumamente grata y sonora. Un gesto grave, igual, sin ninguno de aquellos agitados movimientos de un orador que grita y es una puerta que sale de su quicial; un orden el mas seguido y constante en las ideas, una delicadissima y variada recopilación de las especies, suma oportunidad de los pasajes de la exortación, arte en presentarlos con rapidez y energia sin lo fastidioso y languido de una narración. Pero sobre todo en las exortaciones infinita destreza y practica. Las suspensiones, les interrupciones, los apostrofes, todo quanto tiene el arte finamente usado y por consiguiente entiendas que, segun mi juicio, obra en los corazones como la mansa lluvia en las tierras. Pero en medio de todo esto no hemos podido oirlo sino un día. Solo le queda al orador la satisfacción de haber tenido más oyentes con un sermon que en otras partes con muchos, que ya puedes pensar el inmenso gentio que se uniría en la Plaza de Palacio en que predicó desde un balcón, y efectivamente se habría oido de toda ello a no haber sido por los accidentes que como era tan contingente se mezclaron y que alteraron la pública quietud, que por varias vezes se esforzó a sosegar y tranquilizar con expresiones delicadissimas.»*

Mariano, ayant entendu l'orateur depuis la salle même d'où il parlait, tient à répéter son admiration comme si elle devait étonner son correspondant, et il ajoute :



*«Yo no sé identificarlo con el otro F. Diego que nos presentan varios papeles de que se le hace y se confiesa autor.»*

Ceci devient très mystérieux. Comment pouvait-il y avoir doute? Pourquoi Fr. Diego parla-t-il à Barcelone une seule fois? Déjà la correspondance des Veciana publié par Núria SALES posait de singuliers problèmes sur le séjour catalan de Fr. Diego de Cádiz, et sur sa personnalité. On se le disputait (la lettre de Mariano recommande de le recevoir chez les Barba, et il le fut chez les Veciana). Mais qui le connaît vraiment?

Et que ce dernier trait nous permette à présent une conclusion. Sur les «lumières» espagnoles (et catalanes) on croit volontiers que tout est dit. Qui ne sent, après ce sondage chez les Barba, que bien des voies nous restent à explorer, voire à reconnaître?